

# Communiquer, représenter, savoir : le jeu de l'indécélable<sup>1</sup>

Didier VAUDENE<sup>2</sup>



■ *La fièvre positiviste qui s'est déclarée au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle a gommé, dans le discours scientifique, l'héritage non positif auquel les sciences les mieux établies, élaborées ou remaniées à partir du XVII<sup>ème</sup> siècle, doivent pourtant leurs fondements. Loin de consolider son caractère définitif grâce à une opérativité que nul ne saurait trivialement contester, cette amnésie apparente nous invite à reprendre le cours d'une méditation fréquemment suspendue pour en déceler les développements harmoniques audibles à notre époque : à quelles conditions la connaissance [positive] est-elle possible ? Communiquer, représenter, savoir, trois verbes pour trois manières d'approcher un centre de gravité fondamental : les indécélables.*

« Il est sage que ceux qui ont écouté, non moi, mais le discours, conviennent que tout est un<sup>3</sup>. »

## *Les marges de la positivité scientifique*

Lorsqu'on évoque les fondements d'un discours, on imagine quelque maçonnerie massivement solide portant tout l'édifice, et on laisse ainsi espérer le repos définitif d'un appui infaillible. Depuis quand tient-on ce cliché pour une évidence au-delà de tout soupçon ? N'est-ce pas un tel appui qu'un discours espère aujourd'hui quand il se fait suivre de l'adjectif *scientifique*, car n'est-ce pas aussi cette massive solidité des fondations qui semble plus particulièrement convenir aux sciences ? A moins qu'une accoutumance excessive n'ait anesthésié tout questionnement, et protège, grâce à une évidence dès lors insoupçonnable, la place éminente que le discours scientifique occupe actuellement ?

Depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle, deux idéaux majeurs se sont progressivement perfectionnés pour s'imposer comme un *nec plus ultra* ; le premier, mathématique, valorise la démonstration logique et la rigueur formelle ; le second, expérimental, valorise la corroboration de théories mathématisées autorisant des prédictions quantitatives. Corrélativement, de manière plus ou moins implicite, s'est installée une sorte de gradation qui dispose les discours relativement à la distance qui les sépare de ces idéaux. Au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, la rupture entre le discours scientifique et les discours réputés non positifs (philosophie, métaphysique et théologie, par exemple) s'affirme et s'impose durablement jusqu'à se hisser au rang d'évidence ; la raison se rétracte alors au point de passer parfois pour un quasi synonyme de positivité scientifique, ce qui a pour effet de spécialiser les discours réputés non positifs dans les soins de l'irrationnel, tandis que la logique, emprisonnée par des formalisations principalement destinées à son usage technique au sein des mathématiques, semble destituée de son rôle fondamental pour se circonscrire dans une discipline régionale.

Sans doute peut-on regretter ou critiquer un tel état de fait ; mais on ne saurait trivialement récuser l'acquis opératoire des sciences positives, quoiqu'on en ait, car il ne suffit pas de rédiger un manifeste contre la positivité ambiante en se servant d'une plume d'oie pour que les ordinateurs cessent soudain de fonctionner, les imprimantes laser d'imprimer, les avions de voler, la télévision d'émettre, la terre de tourner, le soleil d'éclairer, etc. Faut-il donc baisser les bras ? Ou laisser les discours s'ignorer mutuellement, quitte à renforcer de part et d'autre les murs qui garantissent à chacun une légitimité solitaire que consolide une surdité appropriée ? Ne voit-on pas se développer des discours qui s'astreignent à soustraire leur objet à toute rationalité trop apparente, par crainte peut-être d'affronter un questionnement parfois bien légitime ? Et aussi

---

1. Exposé du 15 mars 1990 au séminaire « Jean STOETZEL », UFR de Sciences Sociales, Université Paris IV. .

2. Université Pierre et Marie Curie (Paris 6), 4 place Jussieu, F-75252 PARIS CEDEX 05 (didier.vaudene@upmc.fr).

3. *ouk emou alla tou logou akousantas homologein sophon estin hen panta einai*. HÉRACLITE, fragment 50 (DIELS-KRANZ). Traduction de M. CONCHE, PUF, Paris, 1986, p. 23.

bien d'autres se grimer d'une positivité d'apparat dont ils ne maîtrisent pas les ficelles, quitte à corrompre la nature de leur objet ?

Ce paysage contemporain, trop rapidement brossé, est sans aucun doute caricatural ; jusqu'à quel point ? Certes, dans les faits, les frictions sont souvent moins rugueuses et les articulations plus souples ; convient-il pour autant de s'en tenir à ce *modus vivendi* ? Croire, en effet, que la positivité ambiante, même excessive, est le fait de quelques esprits bornés, grands ou petits, relève de la naïveté ; mais tenter d'aborder ces difficultés grâce à des débats d'opinions mène à des confrontations stériles, car il est sans espoir que les bastions assujettis aux idéaux de la positivité soient ébranlés par des arguments qui ne peuvent les atteindre. La rupture qui s'est imposée au XIX<sup>ème</sup> siècle ne va donc nullement de soi : au sein du discours scientifique, elle signifie que les sciences positives peuvent pratiquement négliger la question de ce qui les fonde parce que toute trace s'en trouve désormais *effacée* dans leur procès ; à l'extérieur du discours scientifique, elle notifie que les discours et théories jusqu'alors mobilisés aux fins d'établir le fondement des sciences ne sont plus en mesure d'atteindre et de réfléchir, *dans* le discours scientifique, et *en tant que* problématique théorique au sens de ce discours, la question de ce qui le fonde. En ce sens, l'hégémonie des sciences positives tient moins à la maîtrise opératoire qu'elles visent (et obtiennent dans certains cas), qu'à l'impossibilité, jusqu'à présent avérée, d'en déceler les ressorts fondamentaux ; cette hégémonie serait donc moins une victoire définitive acquise sur un obscurantisme pré-scientifique, que le symptôme d'une altérité évanouie dans le silence : les questions disparaissent-elles parce que les réponses jusqu'alors proposées ne conviennent plus ? Le cours de la méditation est à reprendre comme *question de fondement*, afin de renouveler, d'une manière audible pour notre époque, et en tant que problématique théorique, la question des fondements de la connaissance et, en particulier, la question des fondements du discours scientifique.

*Nous oublions que nous parlons..*

Nous oublions que nous parlons ; pour oublier, peut-être, que nous ne sommes pas maître du langage. Et si ce rappel passe désormais pour une banalité, nous suffit-il d'en réciter le slogan pour que la médiation du langage s'efface à l'instant même devant un usage transparent, passif et immédiat, libre de toute contrainte ou servitude ? Quel truc avons-nous inventé pour instituer comme légitime la négligence de cette dette silencieuse ? Aurait-elle disparu quand nous l'aurions seulement oubliée ? Que devient ce reliquat de non-maîtrise et de non-savoir *dans* ce que nous soutenons ou reconnaissons comme savoir [scientifique] ?

Lorsque nous parlons, nous ne produisons pas le sens comme trace, car le sens n'est tel qu'éprouvé ou vécu effectivement. Aucune expérience n'est plus commune que celle de l'*effectivité* du sens, car si je tente de déplier le sens, chaque explication n'est telle que requérant pour elle-même l'effectivité du sens ; loin de parvenir à épuiser le sens, j'ouvre l'abîme d'une *régression sans fin* : le sens est ultimement irréductible à des *traces décelables*. En quelque sorte, le sens demeure « en blanc » comme *trace indécélable*, dans (ou entre) les traces décelables « en noir »<sup>1</sup>, les unes et les autres s'impliquant mutuellement : sans le blanc que serait le noir ? Sans l'intervalle, la lettre<sup>2</sup> ? Et sans le silence, la parole ?

Le discours est porté par l'abîme d'une régression *sans fin* qu'il ne saurait aucunement épuiser ni atteindre, et tout ce qui requiert la médiation du discours ou de l'écriture prend appui sur cet abîme. L'approche de l'abîme est une manière de désastre<sup>3</sup>, puisqu'il aura fallu le franchir pour atteindre le point d'interrogation qui le questionne, alors que la réponse qu'il cèle est encore loin devant, bien au-delà de l'horizon, quoique déjà accomplie. Tenter de contourner l'abîme est illusoire, car on ne saurait s'en débarrasser sans anéantir le discours lui-même, qu'on imagine en confier le reliquat au poète, à l'écrivain, ou au psychanalyste, ou encore

---

1. « Autant vaudrait nier que l'*Iliade* ait un sens, sous prétexte qu'on a vainement cherché ce sens dans les intervalles des lettres qui la composent. » Henri BERGSON, *La pensée et le mouvant*. PUF, Paris, 1990, p. 194.

2. « Mieux, le jeu de la différence dont Saussure n'a eu qu'à rappeler qu'il est la condition de possibilité et de fonctionnement de tout signe, ce jeu est lui-même silencieux. Est inaudible la différence entre deux phonèmes, qui seule permet à ceux-ci d'être et d'opérer comme tels. L'inaudible ouvre à l'entente les deux phonèmes présents, tels qu'ils se présentent. S'il n'y a donc pas d'écriture purement phonétique, c'est qu'il n'y a pas de *phonè* purement phonétique. La différence qui fait lever les phonèmes et les donne à entendre, à tous les sens de ce mot, reste en soi inaudible. » Jacques DERRIDA, *Marges de la philosophie (la différance)*. Minuit, Paris, 1972, p. 5.

3. « J'appelle désastre ce qui n'a pas l'ultime pour limite : ce qui entraîne l'ultime dans le désastre. » Maurice BLANCHOT, *L'écriture du désastre*. Gallimard, Paris, 1980, p. 49.

qu'on espère se procurer, auprès d'une [future] science (supposée parvenue au *nec plus ultra* de la positivité expérimentale) quelques montagnes de résultats massifs et définitifs fournissant la matière d'un comblement. Ne dois-je pas par avance me plier au *dire* dans sa plénitude énigmatique pour, seulement, énoncer que *dire* se peut ? Ne dois-je pas initialement consentir à l'abîme, sauf à m'interdire de parole *et* de silence ?

Méditer la médiation du langage, ce n'est pas s'aligner sur une linguistique ou une sémantique, ni s'assujettir à une factualité psychologique ou phonématique. C'est en ce bord d'abîme *juste franchi* que la méditation des fondements se prolonge, puisqu'elle questionne la médiation qui, d'ouvrir la possibilité de poser une question de fondement, nous permet de nous retourner, et de soutenir le face à face avec l'*interdit du « savoir absolu »*. Tous les discours sont égaux devant cet interdit, comme une loi à laquelle ils s'assujettiraient sans pour autant la connaître. La méditation des fondements affronte cette redoutable égalité, qui ne s'impose pas moins à elle qu'à tout autre discours : il n'y a pas de discours *hors du monde*, encore moins de discours *hors* ou *au-delà du discours*<sup>1</sup>. Et s'il y a quelque unité à supposer quant au savoir, c'est aussi bien l'effet de cette circonscription *dans le monde*, que celui de l'abîme qui, portant le discours, *autorise* le savoir en tant que limité. C'est moins la finitude contingente d'une réalité oblitérant quelque perfection idéale se déployant dans une infinitude inaccessible mais lumineuse, qu'une finitude nécessaire et obscure ouvrant la *possibilité* d'un savoir : il n'y a de savoir fondé qu'inachevable. Lorsque nous oublions que nous parlons, nous disons négligemment que le savoir est limité, comme s'il s'agissait d'un défaut ou d'un manque provenant de quelque déchéance originelle ; mais, lorsque nous nous ressouvenons que nous parlons *depuis* l'abîme, nous reconnaissons l'abîme comme une *distance* qui est le lieu du lien<sup>2</sup>. Et, dès lors, nous craignons doublement de perdre cette distance, que cette perte rompe le lien, nous laissant dans l'éloignement d'une errance irrémédiable, ou qu'elle annule le lien, nous livrant à l'exigence insoutenable d'affronter l'effectivité de l'abîme, sans médiation possible<sup>3</sup>. Méditer les fondements, c'est, en quelque sorte, se mesurer à l'abîme *comme* [interdit du] « savoir absolu », rencontre redoutable qui se solde, au mieux, par la négociation d'une limite, certes à reconnaître comme fondement, mais à instituer comme oublié<sup>4</sup>.

### *La raison est d'abord une ruse..*

La raison est d'abord une ruse : si l'abîme est incontournable, comment parvenir *quand même* à l'oublier ? Quel tour soutient l'arrêt qui confère à la raison la possibilité d'arraisonner l'abîme pour en détourner le cours afin de le retourner comme oublié, comme évidence et comme certitude<sup>5</sup> ? Parce que nous parlons *effectivement*,

1. « Prêter ma voix à supporter ces mots intolérables « Moi, la vérité, je parle... » passe l'allégorie. Cela veut dire tout simplement tout ce qu'il y a à dire de la vérité, de la seule, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage (affirmation faite pour situer tout le logico-positivisme), que nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai, puisque la vérité se fonde de ce qu'elle parle, et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire. » Jacques LACAN, *Ecrits, (la science et la vérité)*. Le Seuil, Paris, 1966, p. 867.

2. « La poésie et l'art lui [Joubert] font pressentir une possibilité tout autre qu'il cherchera toute sa vie à éclaircir : une nécessité de rapports encore plus rigoureux que ceux de la raison mais purs, légers et libres ; un contact avec l'intimité profonde plus aigu que celui de la sensibilité, et toutefois à distance, car ce qui est intimement touché par ce point unique, c'est la distance même éprouvée comme notre intimité, et le lointain en nous comme notre centre. » M. BLANCHOT, *Le livre à venir (Joubert et l'espace)*. Gallimard, Paris, 1959, p. 87.

3. « Artaud écrivait contre le vide et pour s'y dérober. Il écrit maintenant en s'y exposant et en essayant de l'exprimer et d'en tirer expression. [...] Car jamais Artaud n'acceptera le scandale d'une pensée séparée de la vie, même quand il est livré à l'expérience la plus directe et la plus sauvage qui ait jamais été faite de l'essence de la pensée entendue comme séparation, de cette impossibilité qu'elle affirme contre elle-même comme la limite de sa puissance infinie. [...] Ce qu'il dit est d'une intensité que nous ne devrions pas supporter. Ici parle une douleur qui refuse toute profondeur, toute illusion et tout espoir, mais qui, dans ce refus, offre à la pensée « l'éther d'un nouvel espace ». Quand nous lisons ces pages, nous apprenons ce que nous ne parvenons pas à savoir : que le fait de penser ne peut être que bouleversant ; que ce qui est à penser est dans la pensée ce qui se détourne d'elle et s'épuise inépuisablement en elle ; que souffrir et penser sont liés d'une manière secrète, car si la souffrance, quand elle devient extrême, est telle qu'elle détruit le pouvoir de souffrir, détruisant toujours en avant d'elle-même, dans le temps, le temps où elle pourrait être ressaisie et achevée comme souffrance, il en est peut-être de même de la pensée. Etranges rapports. Est-ce que l'extrême pensée et l'extrême souffrance ouvriraient le même horizon ? Est-ce que souffrir serait, finalement, penser ? » M. BLANCHOT, *Le livre à venir (Artaud)*, op. cit. p. 56-58.

4. « "L'oubli n'est pas la frontière, mais le pont" écrivait reb Maar. » Edmond JABES, *L'ineffaçable, l'inaperçu*. Gallimard, Paris, 1980, p. 75.

5. « Quelques philosophes réclament certes une démonstration même pour ce principe [le principe de contradiction], mais c'est une grossière ignorance : c'est de l'ignorance, en effet, que de ne pas distinguer ce qui a besoin de démonstration et ce qui n'en a pas besoin. Or il est absolument impossible de tout démontrer : on irait à l'infini, de telle sorte que, même ainsi, il n'y aurait pas de démonstration. Et s'il y a des vérités dont il ne faut pas chercher de démonstration qu'on nous dise pour quel principe il le faut moins que pour celui-là ? » ARISTOTE, *Métaphysique, Γ, 4, 1006a*. Traduction de J. TRICOT, Vrin, Paris, 1986, p. 197.

nous voulons croire que nous savons ce que parler veut dire ; mais suffit-il de vivre *effectivement* pour savoir ce qu'est vivre ? Ou aurions-nous dû attendre de savoir *ultimement* ce qu'est vivre pour commencer à vivre *effectivement* ? Arraisonner le langage, c'est tenter de parler depuis l'insouciance de l'abîme. Est-ce la nature qui a horreur du *vide* ? Ou les tentatives d'arraisonnement du langage qui ont horreur des *blancs* ? Ainsi se décline la fiction du *sans blancs* : le signifiant et le signifié, le mot et la chose, le mot et le concept, le contenant et le contenu, la forme et le fond, etc. :

signifié  
signifie ↑ —————  
signifiant

le sans blancs

La supposition que les mots (et les écritures) sont en mesure de « contenir un contenu », de « porter une signification », de « représenter ou dénoter quelque chose », voire de « véhiculer de l'information », etc., bref, que les mots (ou les écritures) sont en mesure d'exhaler des granules ou des volutes de signification à destination de notre cerveau, relève du canular. Comment un montage aussi étrange est-il parvenu à s'imposer jadis, et à se maintenir jusqu'à nos jours, non sans le secours de divers ravaudages, cisailages et replâtrages, nouvellement informés grâce aux friandises angéliques de l'empire des médias ? Procéder à une critique qui se bornerait à invoquer les critères d'objectivité et d'opérativité qui nous sont désormais familiers, reviendrait à rater l'efficiace visée ; comprendre un tel montage ne consiste pas à le presser jusqu'à en extraire quelques paillettes d'opérativité ou d'objectivité, mais à *démonter* pièce à pièce son ajointement soigné pour reconstituer ce qui en fait la force : voiler l'abîme *ab initio* afin d'ouvrir le champ d'un langage semblant *sans blancs*. Un montage aussi fondamental vaut moins par ce qu'il dit que par ce qu'il tait, de sorte qu'on l'adopte, faute de mieux, quand on ne sait pas autrement *donner forme à l'abîme*.

On objectera, à juste titre, que ce montage ne fait sans doute plus recette dès lors qu'on le questionne de trop près<sup>1</sup>, et qu'à bien des égards, on s'en moque. Il n'attendait que cela pour se voir prolongé dans son office, et avoir le champ libre de surcroît, car sa force pérenne lui vient de la relégation en laquelle notre oubli le contient, force qui n'a rien perdu de son efficacité quand elle délivre son message en empruntant la voie de la *communication* et la forme de l'*information*,

contenu	message	information
—————	—————	—————
contenant	message	information

se riant de la barre infranchissable franchie grâce à un subtil glissement ; outre les farces d'Hermès, il ne restera bientôt que les anges<sup>2</sup> pour parvenir à démêler le fil embrouillé. Mais ces nouveautés modernes ne sont peut-être que le perfectionnement d'un socle sur lequel reposent, depuis l'Antiquité grecque, les principes guidant le fil d'une tradition à laquelle il n'est pas certain qu'on puisse se soustraire aussi facilement qu'on le croit parfois, car le montage du *sans blancs* est aussi le revers de la logique, non pas seulement la logique opératoire entendue comme un procédé déductif, mais surtout la logique en tant que discours de fondement accueillant, selon Aristote, la *science de l'être en tant qu'être*, laquelle est ainsi placée sous la dépendance du principe de contradiction. Reste l'abîme, ainsi voilé mais non pas perdu, qui recueille en son lieu la vérité, dès lors inaccessible — et pour cause —, aussi bien que le mensonge — le vrai —, celui qui demeure indécélable pour son destinataire.

Ce n'est qu'au second temps, et par détournement de cette logique fondamentale, détournement d'autant plus discret qu'il passe sous le glissement que couvre le mot *logique* lui-même, que la logique s'incarne pour devenir opératoire comme *logique formelle*, c'est-à-dire comme une *logique de la forme des énoncés de discours*, opérativité elle-même conditionnée par une discipline visant à attraper le discours dans les rêts de la *forme* : sans l'adhérence supposée arrimer les deux bords de la barre, il devient impossible de granulariser le sens en granules de signification par décalque des signifiants, et, partant, d'imaginer que les signifiants sont des sortes

---

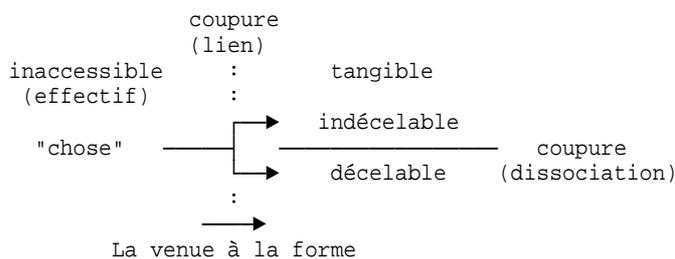
1. « Aucun linguiste ni aucun philosophe ne saurait plus soutenir en effet une théorie du langage comme d'un système de signes qui doublerait celui des réalités, définies par le commun accord des esprits sains dans des corps sains ; et je ne vois guère que M. Blondel pour sembler le croire [...] et pour buter sur le problème de l'ineffable, comme si le langage ne le posait pas sans la folie. » J. LACAN, *Écrits (Propos sur la causalité psychique)*, op. cit., p. 166.

2. Où peut-on voir des anges, sinon au cinéma ? Ainsi, par exemple : *Les ailes du désir* de Wim WENDERS, *Je vous salue Marie* de Jean-Luc GODARD, et *L'ange bleu* de Josef von STERNBERG.

d'étiquettes apostillées sur des signifiés granulaires, arraisonables comme des traces décelables. Ne croyons pas que la logique ait été arrachée à la métaphysique ou à la philosophie pour se trouver subitement et définitivement conquise au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle par le discours scientifique (en tant que *logique mathématique formalisée*, par exemple) ; et si divers aspects théoriques et opératoires de la *logique formelle* ont été perfectionnés et précisés à cette occasion, la logique en tant que discours de fondement, quant à elle, n'a pas été remplacée, que je sache : c'est, pour le moins, une *question de fondement*<sup>1</sup>. Imaginer que le principe de contradiction est désormais l'affaire d'une rationalité positive rétrécie, voire d'un scientisme désuet, et qu'il suffit de croire qu'on n'est pas scientifique pour être dispensé de s'y assujettir, conduirait à l'insuccès d'une bévue, si du moins c'est à ce qu'il voile, en tant que reste par lui situé, que le sujet est intéressé.

### Affronter l'abîme..

Affronter l'abîme, c'est d'abord garder sa place ; qu'on dise comme certitude *je sais que / je ne sais pas*, et s'entend ce qui revient en écho de l'abîme *je parle / effectivement* :



Le montage de la *venue à la forme* articule deux coupures. Verticalement, la coupure est d'abord une *séparation* : ce qui est effectif (ce qui a réellement lieu) est inaccessible en tant que tel, et, à cet égard, nous sommes *séparés du monde* ; mais la coupure est aussi ce qui relie, car ce qui est inaccessible en tant que tel peut cependant *venir à la forme*, et, à cet égard, nous sommes *reliés au monde*. Horizontalement, la coupure est d'abord une séparation (une dissociation) entre traces décelables et traces indécélables, dissociation en quoi consiste la venue à la forme d'un « quelque chose » inaccessible en tant que tel ; mais elle est aussi ce qui relie, car les traces indécélables et les traces décelables sont indissociables. Ce *montage théorique* — qui est aussi bien une fiction, une mise en scène, voire un mythe — notifie en particulier que, lors de sa venue à la forme, une « chose » est globalement conservée, et qu'elle subsiste entièrement comme *présence*, certes singulière, malgré (mais aussi grâce à) sa dissociation en traces décelables et en traces indécélables ; en ce sens, rien n'est perdu lors de la venue à la forme, dès lors qu'on reconnaît les traces indécélables dans le *rôle* qui leur revient, et la coupure qui ajointe le décelable et l'indécélable comme une *réserve* où se trouve recueilli *l'au-delà (ou l'en-deçà) de l'indécélable*. Quant aux « choses », situées à gauche du schéma, du côté de l'effectivité inaccessible en tant que telle<sup>2</sup>, rien ne peut en être dit, sauf par le détour d'*interprétations* qui, partant des traces (décelables et indécélables), tentent de remonter le cours de la venue à la forme : reconstitutions imaginaires, fictions hypothétiques, mythes fondamentaux, théories conjecturales, lectures, exégèses et commentaires infinis, etc. Les traces indécélables ne sont pas un défaut accidentel du décelable tangible et factuel, mais ce que la supposition même du décelable tangible et factuel implique, comme une *condition de sa possibilité* : la coupure, en tant que lien, indissociablement *sépare et relie*. Ce serait peine perdue que de vouloir conférer à chaque terme, place ou mot du montage<sup>3</sup> une signification précise et non-ambigüe ; tout au contraire convient-il de le laisser flotter, dans l'indétermination

1. « Cependant le rapport originel entre logique et science s'est inversé d'une manière remarquable au cours des temps modernes. [...] En d'autres termes, la logique qui était originellement le porte-flambeau de la méthode, et qui élevait la prétention d'être la doctrine pure des principes de la connaissance et de la science possibles, perdit de vue cette mission historique et resta bien loin en arrière dans son évolution. [...] Si donc la logique précède encore les sciences dans ces débuts des temps modernes, ce rapport essentiel change à l'époque suivante, précisément à l'époque où les sciences en se rendant indépendantes deviennent des sciences spécialisées et ne se soucient plus d'une logique, et même la traitent avec mépris. » Edmund HUSSERL, *Logique formelle et logique transcendentale*. Traduction de S. BACHELARD, Puf, Paris, 1957, p. 4.

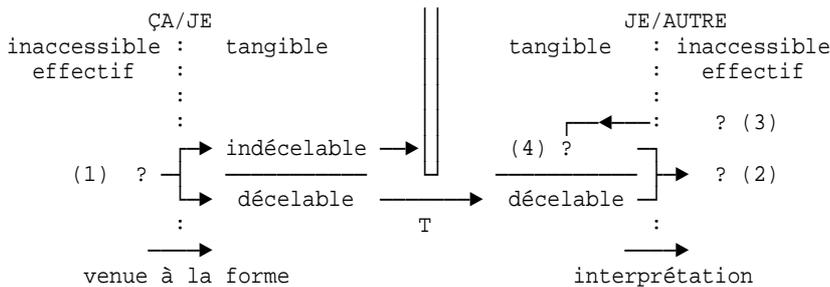
2. « Car en tous cas, nous ne connaîtrions parfaitement que notre mode d'intuition, c'est-à-dire notre sensibilité, toujours soumise aux conditions d'espace et de temps originaires inhérentes au sujet ; quant à savoir ce que sont les objets en soi, c'est ce que nous ne saurons jamais, même avec la connaissance la plus claire de leurs phénomènes, seule chose qui nous soit donnée. » Emmanuel KANT, *Critique de la raison pure*, III, 65. Traduction de J. BARNI, Flammarion, Paris, 1987, p. 97.

3. Le mot *montage* est emprunté à Pierre LEGENDRE, *Le désir politique de Dieu (Essai sur les montages de l'Etat et du Droit)*. Fayard, Paris, 1988.

décisive qu'il ménage au coeur de sa précision, pour qu'il puisse accomplir son *travail*, à la manière d'un proverbe ou d'un aphorisme dont le sens s'enrichit à mesure qu'il s'adapte à un plus grand nombre de situations ou d'interprétations<sup>1</sup>.

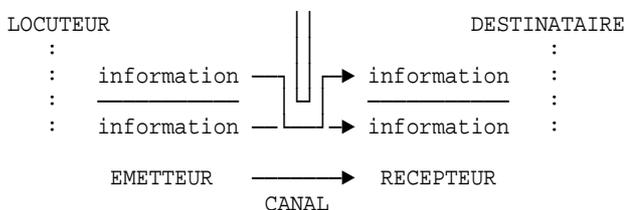
### Déplions le schéma..

Déplions le montage pour en esquisser quelques facettes. Dans le schéma ci-dessous, *ça* parle : « quelque chose » (place 1) vient à la forme comme parole ou comme écriture, en noir et blanc, à demi décelable et à demi indécélable. Le sujet [s']interroge : que voulais-je dire ? Peine perdue. Ce qu'il tente de s'attribuer comme *vouloir-dire* lui échappe, car il ne l'entend que comme *autre* et doit le reconstituer (place 2) comme une interprétation : que voulait-je dire ? qu'est-ce que *ça* veut dire ?



Le *je* qui parle (côté gauche) n'est pas le *je* qui [s']entend (côté droit), car l'un et l'autre sont séparés par une sorte de barrière. Le « quelque chose » (place 1) ne peut passer *directement* cette barrière pour venir de l'autre côté (place 2) : il n'y a passage que par la médiation d'une venue à la forme, associée à la barrière qui ne laisse passer (flèche T) que les traces décelables. Pour interpréter (côté droit), il faut d'abord *prêter* une intention (supposition, hypothèse, etc., en place 3) pour tenter de reconstituer *ce qui ne passe pas* (traces indécélables en place 4) et *reproduire* un sens effectif (place 2) ; cette interprétation est donc très particulière, puisqu'elle vise à *faire sens* (place 2), un sens lui aussi *effectif*. Le schéma demeure, en son principe, le même, que les deux *je* soient assumés par une personne ou par deux personnes distinctes ; seule varie la distribution des acteurs par rapport aux rôles et aux places. Il se peut même que les *je* ne soient pas assumés, en tant que tels, par des personnes physiques : l'auteur (d'un livre, des lois, d'un discours, etc.) n'est pas nécessairement *une* personne, de même que le lecteur ou l'auditeur peut n'être que supposé. L'auteur est seulement ce grâce à quoi « quelque chose » est supposé venir à la forme ; en ce sens, l'auteur (voire l'Auteur) est du côté du *réel*. Que voulait-il (ou Il) dire ? La lecture est infinie<sup>2</sup>.

Lisons, par exemple, la flèche T comme *transmission*. Chacun sait que les appareils de transmission, d'enregistrement et de restitution de la voix sont les mêmes en France, en Angleterre, en Russie ou au Japon ; de même, les appareils permettant d'enregistrer, transmettre ou reproduire les écritures fonctionnent sans aucun égard pour le sens des textes concernés :



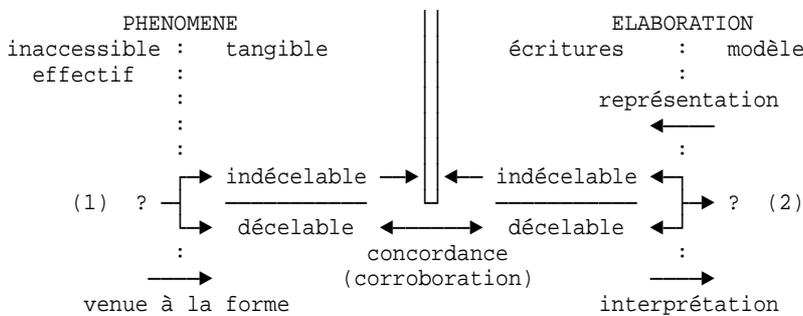
1. Le montage théorique de la *venue à la forme*, que je présente ici de manière simplifiée en relation avec l'effectivité du sens, a été initialement élaboré dans le contexte d'une recherche centrée sur le rapport entre le *savoir* [scientifique] et l'*écriture*, recherche elle-même motivée par diverses problématiques fondamentales auxquelles se heurte l'informatique. Ce montage n'est le récit d'aucune expérimentation, et ne prétend montrer aucune réalité ou factualité tangible, puisqu'il s'agit au contraire d'une sorte de *conjecture* (un *tout se passe comme si*) que j'ai forgée pour tenter de situer la médiation primordiale qui conditionne le *connaître* au degré le plus fondamental. En ce sens, le montage de la *venue à la forme* ébauche un *mythe de la trace*.

2. « Ce n'est pas toi qui parleras ; laisse le désastre parler en toi, fût-ce par oubli ou par silence. » M. BLANCHOT, *L'écriture du désastre*, *op. cit.* p. 12.

Le schéma habituel (émetteur, canal, récepteur) est un schéma relatif à la *transmission* (et non pas à la *communication*) : il ne concerne que le tangible décelable<sup>1</sup>. Le glissement, déjà remarqué, qui arrime les contenants (décelables) et les contenus (indécélables) pour les confondre dans l'équivalence conventionnelle d'un code, autorise par contre-coup le glissement réducteur de la communication sur la transmission : dès lors, le contenant vaut pour le contenu, la transmission (resp. l'enregistrement, la restitution) du contenant vaut pour la communication (resp. l'enregistrement, la restitution) du contenu. Ne déplore-t-on pas la difficulté de *faire passer le message* ? N'en vient-on pas fréquemment à constater que *l'information ne circule pas* ? Et pour cause, puisqu'il n'y a proprement *communication* que lorsque les barrières assument leur office d'*organe-obstacle*, c'est-à-dire de liens qui, indissociablement, *séparent et relie* : la communication a la structure d'une *coupure*. L'ère de la communication, comme on dit, renvoie dans son ambiguïté au montage du *sans blancs*, pliant le sujet (qu'il parle ou qu'il interprète) dans l'adhérence d'un arrimage qui en gomme l'effectivité, gommage d'autant plus aisé, pourrait-il sembler, qu'il agit seulement d'effacer des traces indécélables.

*La venue à la forme est une manière de manifestation..*

La venue à la forme est une manière de *manifestation* : « quelque chose » (le manifesté) vient à la forme (se manifeste) comme fait tangible (la manifestation du manifesté). L'injonction positive *s'en tenir aux faits* signifie d'abord : ne relève de la connaissance positive que ce qui est supposé se manifester. Pour autant, les faits *ne sont pas* le manifesté lui-même, faute de quoi le *se manifester* n'aurait pas lieu. La seule supposition d'un *se manifester* signifie que le manifesté demeure inaccessible comme tel, et que l'accomplissement effectif de la manifestation est une *distance* : les faits constatés ou les traces obtenues à la surface des appareils d'observation ne sauraient en aucun cas valoir pour le manifesté lui-même, et le *se manifester* est d'abord ce qui sépare. Mais la manifestation tangible n'est pas une partie du manifesté, ou autre chose que le manifesté, et le *se manifester* est aussi ce qui relie. Le *se manifester* assure donc une manière de *conservation globale* du manifesté, de sorte que l'injonction *s'en tenir aux faits* implique, en ce sens, que le manifesté supposé demeure inaccessible en tant que tel, quoique *présent, mais en retrait, dans sa manifestation*. Affirmer que les faits tangibles sont, en quelque sorte, des composites formés de traces décelables indissociables de traces indécélables, est une manière de notifier cette *présence singulière en retrait* :



Côté gauche, on suppose un *phénomène*, c'est-à-dire une « chose » venant à la forme. Cette venue à la forme ne livre pas la « chose », qui demeure inaccessible comme telle (place 1), de sorte que l'observateur (situé côté droit) doit reconstituer les traces indécélables et interpréter le composite factuel (traces décelables et indécélables) afin d'élaborer un toujours hypothétique *équivalent théorique* ou *modèle* (place 2) du manifesté supposé. Côté droit, l'équivalent théorique (place 2) est lui-même inaccessible comme tel, même (et surtout) s'il est mathématisé<sup>2</sup>, tandis que la *représentation* est, en quelque sorte, le mouvement inverse de l'*interprétation*. La

1. Il convient de rappeler que le *canal*, qui sépare et relie les deux partenaires d'une transmission, est caractérisé par son *bruit*, c'est-à-dire par la perturbation qu'il introduit dans la transmission des messages (ou des informations) au sens physique. L'élaboration théorique, d'où provient un tel schéma, est motivée par le bruit du canal, lequel conduit à l'*impossibilité de principe*, pour le récepteur, d'obtenir l'assurance (probabilité de cent pour cent) que le message reçu coïncide avec le message expédié. La flèche de transmission, qu'on a tôt fait d'identifier à une entreprise de camionnage spécialisée dans les granulés, notifie donc que, même en ce qui concerne la factuel tangible, *ça passe mal* ; en ce sens, l'opposition entre décelable et indécélable doit être comprise comme relative, car elle se stratifie sans fin, et le schéma fondamental de la venue à la forme se réapplique à différents niveaux, même (et surtout) quand on satisfait à l'injonction appelant à *s'en tenir aux faits*.

2. Les *êtres* (ou *objets*) mathématiques ne sont pas factuellement accessibles comme tels : les ronds tracés sur le sable ne sont pas des cercles au sens du géomètre ; nul n'a jamais « vu » un nombre, ni en ensemble, ni une fonction, quand bien même on croirait les saisir dans les formalisations les plus strictes. Plus généralement, le rapport entre les êtres (ou les objets) mathématiques et leurs formalisations satisfait, lui aussi, au montage de la *venue à la forme*.

symétrie entre les deux côtés permet d'apercevoir d'un coup d'oeil les termes analogues : le manifesté (place 1) a pour corrélat l'équivalent théorique (place 2) tandis que la venue à la forme a pour corrélat la représentation ; l'interprétation, quant à elle, est le corrélat de la remontée du cours de la venue à la forme, remontée impossible puisque le manifesté (la « chose » en soi) demeure inaccessible. On remarque ainsi qu'une élaboration théorique associée à un phénomène propose non seulement un équivalent du manifesté, mais aussi un équivalent du *se manifester*.

Ce schéma, certes simplifié, est cependant suffisant pour approcher la *corroboration expérimentale* et, plus généralement, la question de la légitimité des théories qui s'ensuivent : que signifie-t-on quand on affirme qu'une théorie (ou un modèle) est corroborée [par l'expérience] ? La question se pose, d'une part, parce qu'une « corroboration absolue » est exclue, dans la mesure où le manifesté (place 1) est ultimement inaccessible ; d'autre part, parce que toute tentative de « corroboration absolue » aboutirait inévitablement à un échec, dans la mesure où l'équivalent (place 2) ne coïncide certainement pas avec le manifesté lui-même (place 1). Par conséquent, une corroboration conduisant à une conclusion positive ne porte *certainement pas* sur le rapport entre le manifesté (place 1) et son équivalent (place 2) : contrairement à ce qu'une opinion répandue laisse entendre, les théories (surtout si elles sont mathématisées), aussi bien que les modèles abstraits, ne sont *jamais* corroborés en tant que tels, car cette corroboration impliquerait le « savoir absolu ». Ce point d'impossibilité étant acquis<sup>1</sup>, on comprend alors que la corroboration concerne — et ne concerne que — les traces décelables (barrière verticale médiane). L'injonction *s'en tenir aux faits* implique maintenant une *double concordance* : d'une part, une concordance quant aux traces décelables (coïncidence des calculs prédictifs avec des mesures, par exemple), et, d'autre part, une concordance quant aux traces indécélables, concordance autorisant la substituabilité des traces indécélables (côté phénomène) par les traces indécélables (côté élaboration), et vice-versa.

Qu'est-ce alors que corroborer ? Corroborer, c'est s'assurer que ce qu'on ignore *dans* ce qu'on sait ne « gêne » pas, parce que demeurant indécélable, quoique présent effectivement *dans* l'acquis tangible. Remontons rapidement le raisonnement à l'envers : si la corroboration, en son principe même, n'impliquait pas la conservation de l'inaccessibilité de la « chose », c'est-à-dire la conservation d'une *distance* au « savoir absolu », le premier énoncé corroboré aurait dû être l'énoncé [scientifique] *primultime*, c'est-à-dire à la fois le premier et le dernier, puisqu'il aurait dû mobiliser le « savoir absolu » lui-même. Réinversons maintenant le raisonnement : la connaissance positive dépend de la *distance* qu'elle conserve à l'égard du « savoir absolu » ; mieux, c'est parce qu'elle manœuvre judicieusement cette distance, en prenant le plus grand soin pour la conserver, qu'elle devient seulement possible. En l'occurrence, manœuvrer signifie : ne sont accessibles à la connaissance positive que les « choses » qui peuvent être considérées d'une manière telle que ce qui échappe en elles s'évanouisse comme indécélable *dans* les corroborations et les expérimentations afin que la substituabilité des traces indécélables *ouvre la possibilité* des élaborations théoriques et des applications techniques<sup>2</sup>. La double concordance précise donc de quelle manière se monnaie une dette de fondement : rendez au décelable ce qui revient au décelable, et aux indécélables ce qui revient aux indécélables, tandis que l'injonction *s'en tenir aux faits* peut maintenant être entendue : prière de confier à l'insu (côté sujet) le soin de ce qui échappe (côté objet), en sorte que rien ne soit perdu ni laissé de côté !

---

1. « Quand nous faisons une théorie générale dans nos sciences, la seule chose dont nous soyons certains c'est que ces théories sont fausses absolument parlant. Elles ne sont que des vérités partielles et provisoires, qui nous sont nécessaires comme les degrés sur lesquels nous nous reposons pour avancer dans l'investigation. » Claude BERNARD. Passage cité par H. BERGSON, *La pensée et le mouvant*, *op. cit.* p. 236.

2. « Dès lors que tel est notre objectif, il n'existe pas de démarche plus rationnelle que de procéder par essais et erreurs, par conjecture et réfutation : de proposer hardiment des théories, de consacrer tous nos efforts à faire apparaître qu'elles sont erronées et d'y souscrire par provision lorsque nos tentatives pour les critiquer n'ont pas abouti. Dans cette perspective, toutes les lois, toutes les théories demeurent, par leur nature même, provisoires, conjecturales ou hypothétiques, même lorsque nous nous estimons impuissants à les mettre plus longtemps en question. Avant qu'une théorie n'ait été effectivement réfutée, il nous est impossible de savoir de quelle manière elle risque de devoir être modifiée. [...] On a souvent dit que l'explication scientifique consiste à réduire l'inconnu au connu. Si cette assertion se réfère à la science pure, rien ne pourrait être plus loin de la vérité. On peut affirmer, sans sacrifier au paradoxe, que l'explication scientifique est, au contraire, la réduction du connu à l'inconnu. » Karl POPPER, *Conjectures et réfutations*. Payot, Paris, 1985, p. 87.

*La raison n'est pas une autruche..*

La raison n'est pas une autruche enfouissant son regard dans un sable aveugle pour ignorer ce qui la gêne ou accréditer la supposition que ce qu'elle ne perçoit pas n'est pas. Il n'est guère possible de concevoir pire stratégie, puisque le danger se trouve libre de ses mouvements et peut ainsi se déployer comme il l'entend : une raison aussi stupide n'aurait jamais pu jouer des coudes pour occuper le premier rang. L'apologue nous dépeint l'animal sous des traits ridicules destinés à attirer nos moqueries ; mais n'est-il pas en train de détourner notre attention pour se jouer de nous ? Car si, du fait qu'elle ne voit pas le danger, l'autruche déduit que ce danger n'est pas, nos moqueries notifient que cette déduction n'est pas légitime. En effet, de ce que je ne vois pas le danger il suit : *ou bien* que le danger n'est pas, *ou bien* qu'il est, quoique quelque chose le dérobe à mon regard. La stupidité de l'autruche tient au fait qu'elle n'accède pas au *tiers*, en tant que présence dérobée. Et l'on se moque : qu'elle regarde autour d'elle, et elle le verra, ce tiers ! Hélas, l'apologue est à double-fond. Supposons en effet que je regarde autour de moi et que je constate « je ne vois rien » ; que puis-je en déduire ? *ou bien* qu'il n'y a « absolument rien », *ou bien* qu'il y a « quelque chose », quoique ce « quelque chose » se trouve dérobé et se manifeste comme *indécélable* à mon regard. C'est donc maintenant la raison qui se moque de la raison, puisqu'elle met en scène sa propre défaillance. Entre *être* et *non-être* : *dispar'être*.

Tenter de discréditer la rationalité positive en invoquant l'argument qu'elle aurait réussi à maintenir sur le côté et hors de vue ce qui la gêne, ne tient pas ; car, outre qu'elle y aurait succombé, par l'effet de la logique autruchienne, ce serait précisément lui conférer ce dont on cherche à la déposséder, à savoir la possibilité de s'affranchir d'une loi qui s'impose à tout discours *en tant que discours*, et à tout savoir *en tant que savoir*. La raison est rusée, puisqu'elle obtient de ses détracteurs le crédit d'un affranchissement, pourtant réputé par eux impossible. Qu'en est-il de la raison *depuis* l'inconscient<sup>1</sup> ? On pourrait être tenté d'appliquer la logique autruchienne : lorsqu'on ne parvient pas à démonter la rationalité positive sur son propre terrain et à déceler la défaillance attendue, c'est peut-être parce que cette défaillance n'y est pas. Ce renoncement, conjugué à une opérativité incontestable, contribue probablement à protéger l'hégémonie actuelle des sciences positives, tout autant qu'à leur dénier parfois le statut de *science*, provoquant alors leur basculement dans le domaine presque empirique des *technosciences*. La ruse est à son comble, puisque la défaillance indécélable n'est à chercher nulle part ailleurs qu'au fondement même de la connaissance positive, comme condition et limite de sa propre possibilité, condition et limite qui ne s'imposent pas moins à elle qu'aux discours qui croient s'en séparer, et qui, peut-être, craignent moins la raison, parfois réduite à des conceptions étroites, que la loi à laquelle elle assujettit ceux qui s'en réclament, à leur insu s'il le faut.

*Poser la question des fondements du discours scientifique..*

Poser la question des fondements du discours scientifique n'est pas soupçonner quelque erreur dûment décelée qu'il conviendrait de corriger ; ce n'est pas non plus contester l'acquis tangible (corroboré ou démontré) obtenu dans telle ou telle discipline. Reprenons la métaphore du bâtiment : quelle solidité encore plus massive gît en-dessous des fondations, et les porte ? Ce que l'évidence présente comme une solidité maximale en-deçà de laquelle il n'y a rien, n'est en fait que le seuil le moins solide de ce qui porte les fondations, pour que les fondations, à leur tour, portent l'édifice. Ce qui fait apparemment tenir l'évidence dans sa tranquille assurance, voile la question régressive qui, de la supposition que les fondations portent l'édifice, nous conduit à conclure que les fondations sont portées par un abîme sans fond.

L'évidence ne tient peut-être pas debout dès lors qu'on la questionne ; mais ce qu'elle nous dépeint tient debout. Questionnée quant à son réalisme apparent, l'évidence implique sa propre destruction, comme les héros des dessins animés marchent dans le vide jusqu'à l'instant où, l'apercevant, ils tombent. Mais, questionnée quant à l'effet qu'elle met en scène, l'évidence demeure en suspens grâce à la cécité protectrice qu'elle tisse autour de l'abîme, l'effaçant pour éviter d'y choir. Lorsque nous créditons les *fondations* d'une massive solidité et de l'appui le plus ferme, nous oublions l'abîme qui les porte, abîme qui est *fondement*. L'évidence devient alors métaphore de cette cécité particulièrement singulière, qui métamorphose l'abîme en

---

1. « Répétons qu'il y a quelque chose dans le statut de l'objet de la science, qui ne nous paraît pas élucidé depuis que la science est née. Et rappelons que, si certes poser maintenant la question de l'objet de la psychanalyse, c'est reprendre la question que nous avons introduite à partir de notre venue à cette tribune, de la position de la psychanalyse dans ou hors la science, nous avons indiqué aussi que cette question ne saurait être résolue sans que sans doute s'y modifie la question de l'objet dans la science comme telle. » J. LACAN, *Écrits (la science et la vérité)*, op. cit. p. 863.

un appui plus *résistant* que la solidité maximale : l'édifice tient debout « parce que » l'abîme sans fond est à la fois régressif, indécélable et effectif. Méditer la question des fondements, c'est aussi méditer ce « parce que » : au lieu de tendre à écarter ce qui lui échappe, un discours fondé le *conserve*, plus précisément, l'installe comme fondement, c'est-à-dire *se fonde sur* ce qui lui échappe. En ce sens, le fondement d'un discours est son talon d'Achille, une sorte de *fusible* où se recueille sa *fragilité*. Mais cette fragilité se manifeste comme résistance dans l'exacte mesure où elle demeure voilée, protégée par un insu effectif et partagé : la solidité des fondations n'est alors qu'un *effet apparent*, obtenu grâce au prisme d'une cécité qui réfracte l'abîme effectif comme indécélable. Juste en-deçà du repos définitif d'un « savoir absolu » (mais interdit), et juste au-delà des assurances d'une factualité tangible (mais contingente), se trouve l'ancrage de la *certitude* : « quelque chose » échappe nécessairement. Ainsi convient-il de comprendre que le *doute*, la *certitude* et la *fragilité* se conjoignent et varient corrélativement : la certitude ne surgit pas de l'extinction simultanée du doute et de la fragilité, car elle les ajointe, comme trois manières de déployer l'interdit du « savoir absolu »<sup>1</sup>. Aucun principe, règle ou maxime, quand bien même leur évidence nous aveuglerait au point de leur conférer la pureté d'un *a priori*, ne saurait se tenir définitivement à l'abri d'un *questionnement*.

*Sans doute imagine-t-on souvent le progrès..*

Sans doute imagine-t-on souvent le progrès scientifique comme une cumulation, la connaissance étant une sorte de tas de cailloux sur lequel chacun viendrait, jour après jour, décharger sa brouettée personnelle de nouveautés granulaires, dûment démontrées, corroborées ou argumentées ; et, de même qu'on croit encore parfois que l'infini s'obtient par un accroissement *ad infinitum* de quelque quantité finie, de même on croit parfois que le progrès des sciences s'en va asymptotiquement vers la perfection, que rien ne vient limiter *en principe* une telle croissance, et que seule la contingence qui accable l'humanité en vient arbitrairement briser l'envolée. Mais le discours scientifique, qui n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui, s'inscrit dans une *histoire*, non pas seulement une chronologie des événements et des personnes, mais au sens d'un *devenir* : même l'idée de science est en devenir, et, à moins d'être parvenue à son stade d'achèvement définitif (donc absolu) en ce dernier quart du XX<sup>ème</sup> siècle, elle sera différente demain, inévitablement.

Pourtant, l'un des traits caractéristiques du discours scientifique [actuel] est de faire en sorte que les *progrès fondamentaux* ne se soldent pas [systématiquement] par la mise au rebut de l'acquis antérieurement obtenu. Comment accorder cet effet apparent d'immutabilité définitive et l'idée essentielle d'un devenir ? Ces progrès fondamentaux, qui sont tout le contraire des progrès cumulatifs, concernent la distance qui sépare le « savoir absolu » et l'acquis tangible sur lequel on suppose qu'il n'y a pas à revenir : on *recupère* peut-être l'acquis tangible (aspect décelable), mais on *réinterprète* cet acquis de fond en comble (aspect indécélable), de la même manière qu'on recupère une façade classée pour habiller un immeuble reconstruit en béton, ou qu'on tronçonne le temple d'Abou Simbel pour le transporter et le recomposer quelques dizaines de mètres plus haut, au-dessus des eaux du barrage d'Assouan. Certes, pour l'appareillage d'objectivité dont se munit ordinairement le touriste, « c'est la même chose », puisque l'objectif est précisément — *sauzein ta phainomena* — de sauver les apparences ; mais cette « même chose » ainsi objectivée dépend seulement d'un regard auquel on ne donne à contempler une permanence de façade (différence indécélable quant aux traces décelables), que dans l'exacte mesure où la façade dissimule la substitution de ce qu'elle lui dérobe (différence indécélable quant aux traces indécélables). Le discours scientifique produit un *effet apparent* d'immutabilité provenant de récupérations (donc de réinterprétations) successives, effet accentué depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle grâce aux mathématiques, et surtout, depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, par l'omniprésence du rôle médiateur de l'écriture, dont la mesure nous est donnée par l'extension envahissante de l'*information*. Cet effet signifie-t-il l'accès à une sorte de « savoir absolu » ? C'est tout le contraire, puisque la récupération, comme les corroborations et les démonstrations formalisées, concerne — et ne concerne que — l'acquis tangible et décelable, donc la façade apparente de l'édifice : cet acquis n'est

---

1. « En effet, j'expérimente déjà que ma connaissance s'augmente et se perfectionne peu à peu, et je ne vois rien qui la puisse empêcher de s'augmenter de plus en plus jusques à l'infini. [...] Toutefois, en y regardant un peu de près, je reconnais que cela ne peut être ; car, premièrement, encore qu'il fût vrai que ma connaissance acquit tous les jours de nouveaux degrés de perfection, et qu'il y eût en ma nature beaucoup de choses en puissance, qui n'y sont pas encore actuellement, toutefois tous ces avantages n'appartiennent et n'approchent en aucune sorte de l'idée que j'ai de la Divinité, dans laquelle rien ne se rencontre seulement en puissance, mais tout y est actuellement et en effet. Et même, n'est-ce pas un argument infaillible et très certain d'imperfection en ma connaissance, de ce qu'elle s'accroît peu à peu, et qu'elle augmente par degrés. » René DESCARTES, *Méditations métaphysiques*. Traduction de LUYNES et CLERSELIER (III, 37), Garnier Flammarion, Paris, 1979, p. 119.

recupérable que réinterprété de fond en comble, c'est-à-dire reconstruit sur d'autres fondements, réinterprétation qui implique nécessairement que cet acquis récupéré n'était pas « absolu ». Ce qu'on prend pour une immutabilité apparente et définitive est plutôt une *filiation* qui puise la matière d'une réinterprétation dans la distance qui sépare un acquis tangible et le « savoir absolu », non sans conserver cette distance pour que les nouveaux acquis soient, à leur tour, [potentiellement] récupérables demain<sup>1</sup>. C'est encore une manière d'entendre l'injonction *s'en tenir aux faits* : la scission entre ce qui est décelable (récupérable) et ce qui est indécélable (réinterprétable) intervient aussi comme une *condition de possibilité* des progrès fondamentaux.

*A moins de supposer..*

A moins de supposer qu'on ne trouvera plus aucun principe ou concept fondamental jusqu'à la fin des temps, tel énoncé ou concept, actuellement rejeté ou simplement ignoré, aura demain le rang d'un principe ou d'un concept fondamental. Plus généralement, nul ne possède un *énoncé* qui permettrait d'instituer un *clivage scientifique* permettant de juger, sans qu'aucune équivoque ne subsiste, de ce qui est scientifique et de ce qui ne l'est pas, pour hier, pour aujourd'hui et pour demain : cet énoncé *fait défaut*. Cependant, il faut trancher. Ce clivage scientifique inaccessible est remplacé dans les faits par un *clivage normatif* destiné à séparer ce qui est *jugé recevable* et ce qui ne l'est pas, relativement à des *critères normatifs* [de recevabilité]. Il s'ensuit qu'on ne peut pas apprécier la *différence* entre les deux clivages à l'aide de procédures tangibles ou formelles, puisque l'un des deux termes de cette différence correspond à un énoncé qui fait défaut. Pire, plus le clivage normatif tend à se figer en des critères précis, plus il tend à se préciser en des énoncés dûments explicités, et plus s'accroît la certitude qu'un tel clivage ne coïncide pas avec le clivage scientifique, lequel est lié à un énoncé qui fait défaut : le clivage entre ce qui est scientifique et ce qui ne l'est pas est *inassignable*.

Ce qu'on épingle actuellement comme *discours scientifique* n'est ainsi que la *normativité scientifique actuelle* relative aux critères normatifs qui la déterminent actuellement. Sans doute, dans la pratique quotidienne, et plus encore dans la vulgarisation scientifique, est-ce une simplification efficace ou un raccourci agréable d'identifier la *normativité scientifique* à la *science*. Mais une telle simplification n'est plus acceptable lorsqu'on aborde des problématiques fondamentales, en particulier celles qui questionnent la légitimité des critères relatifs à la normativité scientifique d'une époque déterminée. Car cette légitimité ne saurait reposer sur la solidité massive de critères définitifs et immuables, puisque de tels critères n'existent pas. Dire que l'idée de science est elle-même *en devenir*, et se déploie dans une *histoire*, c'est assumer effectivement comme devenir ce que l'interdit du « savoir absolu » exclut comme garantie énonçable, assignable et immuable.

A force de mettre l'accent sur l'opérativité et de la comprendre comme une maîtrise de la réalité, on oublie peu à peu que l'opérativité n'est qu'un sous-produit de l'expérimentation, sa répétition indéfinie, le surcroît d'un bénéfice secondaire ; car l'exigence d'expérimentation, qui conditionne une opérativité ultérieure, est indissociable d'un revers où s'inscrit le *je ne sais pas* qui notifie fondamentalement que « quelque chose » échappe, faute de quoi il n'y aurait nulle obligation d'expérimenter. On s'étonne que la méthode expérimentale ait été précédée d'une aussi longue errance avant d'être affirmée *en tant que méthode systématique* : c'est qu'il fallait accéder (éventuellement de manière insue) à l'idée que connaître ne résulte pas de l'extinction ou de la mise à l'écart de ce qu'on ignore, mais, tout au contraire, se fonde sur la mobilisation effective de ce qui échappe *dans* ce qu'on sait ; pire, ce « quelque chose » échappe *vraiment*, c'est-à-dire qu'il n'est ce qu'il est *qu'en tant qu'il échappe*, de sorte qu'on ne saurait savoir quel il est ni où il est : tenter de mobiliser ce « quelque chose » en tant qu'il échappe, c'est aussi bien tenter d'établir l'effectivité d'un *lien au monde* que s'assurer de l'effectivité d'un *insu* !

Si les sciences expérimentales se prêtent plus volontiers à ce repérage, les sciences exactes (mathématiques et logique, par exemple) ne sont nullement à l'abri d'un tel questionnement, ce dont nous assure le rôle médiateur de l'écriture. Car interroger l'écriture, et, plus généralement la *trace*, c'est d'abord renoncer à la supposition que les écritures sont *sans blancs* ; mais c'est aussi, et surtout, s'engager dans la réinterprétation de *tout* discours directement ou indirectement lié à la supposition du *sans blancs*, y compris le discours scientifique, y compris même les théories mathématiques et logiques les plus formalisées. Il convient ainsi de revenir sur ses

---

1. « C'est le plus beau destin d'une théorie physique, que de montrer elle-même le chemin pour la mise en place d'une théorie qui la contient, et au sein de laquelle elle survit comme cas limite. » Albert EINSTEIN, *Über die spezielle und die allgemeine Relativitätstheorie* (Brunswick, F. Vieweg & Sohn, 1956 [première éd. 1917]). Passage cité par Gerald HOLTON, *L'imagination scientifique*. Gallimard, Paris, 1981, p. 221).

pas et de démonter les montages pièce à pièce, démontage qui, très probablement, ne saurait se restreindre à ce que nous cernons aujourd'hui comme discours scientifique<sup>1</sup> ; peut-être certaines conceptions étroites de la positivité scientifique trouvent-elles encore de puissants alliés parmi certains discours, pourtant réputés non positifs ?

Que signifie, pour un discours, le fait de [vouloir] se réclamer du discours scientifique ? L'adjectif *scientifique* ne serait-il pas devenu l'un des vêtements de l'abîme, une manière d'en mobiliser les effets sans pour autant l'apercevoir ? N'est-ce pas encore une ruse de la raison qui parvient à assujettir d'autant plus sûrement les discours à l'interdit du « savoir absolu » qu'elle leur fait miroiter l'illusion d'une persistance pérenne ? Que serait un *arbre de la connaissance* sans ses racines ? Les ramifications radicales ne s'enfouissent-elles pas plus profondément dans le sol à mesure que les frondaisons s'élancent plus largement vers le ciel ? Ce qui réunit le déploiement aérien n'est-il pas aussi ce qui réunit le déploiement nourricier, au lieu de la jonction entre ce qui s'offre au promeneur et ce que la terre dérobe à son regard<sup>2</sup> ? Ainsi pouvons-nous concevoir que les progrès fondamentaux procèdent d'un double mouvement de régression et de progression, et que l'abîme demeure aussi bien ce qui se sera depuis toujours dérobé, que ce qui était initialement à venir<sup>3</sup>. A cet égard, connaître n'est certainement pas un exercice facultatif et accidentel, encore moins une combinatoire gratuite d'idées pré-existantes, immuables et définitives, mais une manière d'être *au monde* — un lien — qui, indissociablement, *sépare et relie*. Le commencement est au milieu<sup>4</sup>.

« La question de l'univers est question émancipée du livre.  
L'essentiel pour nous aura été, au paroxysme de la crise, de préserver la  
question. <sup>5</sup> »

---

1. « Transgresser la métaphysique, au sens où l'entend Heidegger, n'est-ce pas déployer une question en retour sur cette étrange limite, sur cette étrange *epokhè* de l'être se cachant dans le mouvement même de sa *présentation* ? [...] ...pour indiquer, de très loin, et de manière encore très indécise, une direction qui n'est pas ouverte par la méditation de Heidegger : le passage dissimulé qui fait communiquer le problème de la présence et le problème de la trace écrite. Par ce passage à la fois dérobé et nécessaire, les deux problèmes *donnent, ouvrent* l'un sur l'autre. C'est ce qui apparaît, et cependant se soustrait dans les textes d'Aristote et de Hegel. En nous incitant à relire ces textes, Heidegger distrait de son thème certains concepts qui nous paraissent requérir désormais l'insistance. » J. DERRIDA, *Marges de la philosophie (ousia et gramma)*, *op. cit.* p. 36-37.

2. « Peut-être s'annonce-t-il là un caractère tragique de la culture scientifique moderne plus profond et plus lourd de conséquences que celui qu'on a l'habitude ordinairement de déplorer dans les cercles scientifiques : si grande, dit-on, est devenue la suite des sciences spécialisées que personne ne peut plus être en état de profiter pleinement de tout ce royaume, de jouir, en les dominant du regard, de tous ces trésors de connaissances. Le défaut de notre situation scientifique paraît être un défaut bien plus essentiel, plus radical au sens littéral du mot. Ce défaut touche non pas l'unification et l'ajustement des sciences dans leur ensemble, mais le *principe de l'enracinement* des sciences et l'unification de ces sciences à partir de ces racines. [...] Par là, la science moderne a abandonné l'idéal de science authentique qui agissait d'une manière vivante dans les sciences depuis Platon et, dans la perspective pratique, elle a abandonné le radicalisme de la responsabilité de soi scientifique. » E. HUSSERL, *Logique formelle et logique transcendentale*, *op. cit.*, p. 6.

3. « Or le commencement ne peut être éprouvé en sa portée initiale que là où nous pensons initialement et essentiellement. Ce commencement n'est pas le passé mais, ayant décidé par avance de tout ce qui vient, il est constamment l'à-venir ; c'est comme tel qu'il nous faut méditer le commencement. » Martin HEIDEGGER, *Concepts fondamentaux*. Traduction de P. DAVID, Gallimard, Paris, 1985, p. 29.

4. « Avant qu'il ne soit là, personne ne l'attend ; quand il est là, personne ne le reconnaît : c'est qu'il n'est pas là, le désastre qui a déjà détourné le mot être, s'accomplissant tant qu'il n'a pas commencé ; rose épanouie en bouton. » M. Blanchot, *L'écriture du désastre*, *op. cit.* p. 62.

5. Edmond JABES, *El, ou le dernier livre*. Gallimard, Paris, 1973, p. 123.

